

## LES PREAMBULES DE LA FOI, N° 4

+

## LES PREAMBULES DE LA FOI.

4.

## Nécessité d'une religion positive

(La Religion naturelle seule est insuffisante  
à l'homme pour l'assouvissement de ses besoins.)

Dulcis et rectus Dominus,  
propter hoc legem dabit de -  
linquentibus in via.

ps. 24, 9.

Le but premier de toute religion est de nous mettre en société, en commerce habituel avec Dieu. Sans une religion positive, révélée, il nous est impossible d'atteindre à ce but. Qu'en conclure? sinon que toute religion purement naturelle, c'est à dire toute religion qui n'émanerait que de notre raison est insuffisante, à ce point de vue, et dès lors ne mérite plus le nom de religion.

Voilà une première conclusion admise, je l'espère, de tous ceux qui ont bien voulu méditer sur les quelques considérations de mon dernier discours.

Aujourd'hui nous allons faire un pas de plus dans la même voie et étudiant d'abord avec vous les besoins irrésistibles de notre nature, je veux vous faire toucher du doigt toute l'insuffisance d'une religion purement rationnelle, à ce nouveau point de vue, la fausseté du système déiste et rationaliste, et par suite, une fois de plus, la nécessité d'une religion posi-



tive, révélée.

Ave Maria.

# I.

La souffrance est le lot de ce monde. Qui ne souffre ou qui n'a souffert en la vie? Du berceau à la tombe l'homme ne semble vivre que pour souffrir. L'enfant crie et pleure après le sein de sa mère; jeune homme, il cherche un cœur qui lui réponde, ou bien il se passionne pour la gloire et la poursuit de ses désirs impatients, et le plus souvent frustrés dans leur attente; Dans un âge plus mûr, plus positif, il brigue les charges et les honneurs; il ambitionne les richesses; il n'est pas jusqu'au vieillard décrépît qui ne cherche encore et ne s'agite; pourquoi? — Pour trouver enfin le repos....

Mais c'est en vain; le repos n'est pas en cette vie. L'objet de nos poursuites peut varier, mais notre poursuite même ne cesse pas. Marche! Marche! nous crie sans cesse au fond de l'âme une voix mystérieuse et impitoyable, qui est celle de la nature même, et nous ne cessons de marcher. La vie peut être nous a souri, la fortune nous a été propice, nous avons connu les enivresments des plaisirs, nous avons goûté les extases de l'étude et de la Science, les emportements de la gloire, le rassasiement des richesses et des honneurs... mais rien ne nous a rassasiés, plus nous trempions nos lèvres aux coupes de la vie et plus notre soif augmentait. Encore! Encore! répétons-nous sans cesse; puis nous touchions bientôt au fond de la coupe, épuisée sans nous avoir donné ce que nous y cherchions. Plus misérables que les infortunées Danaïdes, ces eaux que nous jetions à grand peine et à grand prix peut être au fond de notre cœur n'ont fait que le creuser au lieu de le remplir, qu'aiguïser notre soif au lieu de l'éteindre.

Qu'est-ce donc que la vie et quel sort est le nôtre?

Autour de moi dans la nature tous les êtres cherchent et trouvent; tous les êtres ont soif et se rassasient; l'homme seul cherche et souffre toujours. Une Providence attentive, à côté de l'insecte qui vient de naître, fait germer la plante qui le doit nourrir; elle a pourvu de mille manières à la satisfaction de ses besoins; elle lui a donné des fourrures contre le froid, des vêtements de gaze pour la chaleur; elle lui a forgé tout un arsenal d'armes offensives et défensi-



ves, et de merveilleux instruments pour le travail, pour se gagner sa nourriture; elle l'a muni d'ailes rapides pour seconder son ardeur impatiente, de mille ressources imprévues pour seconder en lui l'amour maternel; elle lui a donné enfin un instinct sûr, ne s'égayant jamais, des passions réglées qui s'apaisent toujours dès qu'elles ont reçu leur nourriture.

Seul entre tous les êtres, l'homme arrive à la vie nu dans son corps et dans son âme, sans abri, sans fourrures, sans instruments, sans armes offensives ni défensives, doué d'instincts trompeurs souvent, et de passions insatiables...

Quoi donc! Mère indulgente, libérale, pleine de prévenances pour tous, pour nous seuls la Nature se montrerait marâtre? Et Dieu, le grand Dieu de la Nature, celui que tous les êtres chantent et que les plus impies d'entre les hommes n'ont osé blasphémer, le Dieu de la Nature s'est-il donc joué de nous, et ne nous a-t-il créés les plus parfaits de tous les êtres que pour nous faire aussi les plus deshérités et les plus malheureux de tous!...

O blasphème!

Non, Messieurs, non; calmez-vous! Dieu n'est pas un tyran; il est notre Dieu; il est notre Père, et si j'osais le dire déjà, notre ami!..

Il ne vous a ainsi déposés nus sur la terre que pour avoir le soin de vous vêtir; il ne vous a creusé au coeur ce vide immense que parcequ'il a surabondamment en lui-même de quoi le remplir; et s'il n'a pas voulu que tous les biens de la terre suffisent à le combler ni même à l'amoindrir, c'est qu'il veut vous contraindre à vous souvenir qu'il vous aime, si petit que vous soyez, qu'il se tient à votre porte, qu'il frappe... et qu'il n'attend de vous que le don de vous-mêmes pour vous rassasier.

Après tout que vous faut-il donc pour être heureux?

Vous avez une intelligence avide de vérité, il vous faut la Vérité complète.

Vous avez un coeur avide d'aimer; et de posséder; il vous faut une amitié sans limites; il vous faut le bien infini.



Vous avez un corps enfin, un corps avide de jouir, il lui faut des joies sans bornes et sans fin, mais des joies qui l'épurent et l'ennoblissent, au lieu de le rabaisser et de l'avilir.

Or, tout cela vous l'avez en Dieu. En Lui et en Lui seul est la vérité suprême et le Bien sans limites, et la joie sans fin; ou plutôt non pas en Lui; mais Lui-même il est tout cela, Ego ero merces tua magna nimis.

Le jour où là-haut il vous sera donné de posséder Dieu, de le contempler face à face, de l'étreindre, si j'ose ainsi parler, dans les bras ardents de votre âme, alors vous aurez trouvé et la Vérité, et l'amour et la Joie sans fin. Alors votre soif sera apaisée; alors vous cesserez de chercher et de souffrir parce que vous aurez trouvé, et que rien plus ne pourra vous le ravir.

— Je vous comprends. Que cette pensée est consolante! que cet espoir est enivrant! Il ne fallait rien moins pour me calmer et me consoler qu'une pareille espérance, mais elle me suffit; je le sens.

O mon Dieu, c'est donc vous que cherchait mon âme sans le savoir. Ce rêve, cet idéal enchanté que j'ai poursuivi sans relâche à travers tous les sentiers fleuris ou rocailleux de ma vie, et que je commençais à croire une chimère, c'était Vous, ô mon Dieu; et je ne le soupçonnais même pas! Deus, Deus meus ad te de luce vigilo (ps. 62,2). Toutes ces aspirations de mon âme et même ces élans passionnés de ma chair, sous toutes les formes multipliées qu'ils revêtaient ainsi, c'était à vous, c'était vers vous qu'ils s'élançaient sans le savoir, ô Vérité, ô Amour, ô Joie infinie! Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea (ps. 62,2). Mon âme avait soif du Dieu fort et vivant (ps. 41,3). Maintenant j'aurai toujours le Seigneur présent à mes yeux — il (a) est trop près de moi pour que rien ne m'émeuve — Providebam Dominum in omni tempore — a dextris est mihi, ne commovear; (ps. 15,8) Et c'est pourquoi mon cœur déborde de joie, ma bouche chante vos louanges, et ma chair même va s'endormir en paix sur la foi de cette espérance. — Propter hoc laetatum est cor meum, et exultavit lingua mea : insuper et caro mea requiescet in spe. (ps. 15,9.)

O Dieu vous m'avez tenu par la main; vous m'avez conduit ( comme un aveugle ) vers le but où vous me vouliez et vous m'avez accueilli avec honneur sur

(a: variante:) Il se tient près de moi



votre sein.— O Dieu, que puis-je désirer de plus dans le Ciel, et qu'ai-je jamais souhaité d'aussi doux sur la terre? Ma chair et mon coeur défaillent (de joie et d'amour à vos pieds), ô Dieu de mon âme, ô Dieu mon partage pour l'Eternité. (ps. 72, 23-25)

"O Dieu, quand m'apparaîtra votre gloire, alors, mais alors seulement tous mes désirs seront rassasiés."

## II.

L'homme a une soif insatiable de bonheur;

Le bonheur n'est pas dans cette vie. Nous venons de le voir, il est en Dieu seul.

Il ne suffit donc pas à l'homme de plaire à Dieu en cette vie, il lui faut encore l'espérance d'entrer un jour en possession de Dieu.

C'est là le premier et le dernier, le plus intime et le plus impérieux de ses besoins.

Ce besoin, la Religion seule peut y répondre, parce qu'elle seule a pour but et pour mission de m'unir à Dieu.

Elle nous dit : Dieu est; il veille sur vous; il vous aime.

Vous avez une âme immortelle, appelée à jouir de Dieu un jour pour n'en être plus séparée.

Le moyen d'arriver à ce terme bienheureux, le voici : Faire le bien et éviter le mal; c'est à dire aimer Dieu et lui rester fidèle.

Voilà ce que nous enseigne la religion naturelle.

Voilà le but et le pivot de toute notre vie.

Il importe que cette base soit solide, et ce pivot assuré. Je veux dire qu'il nous faut sur ces vérités une certitude absolue, hors de toute atteinte du doute. Sans cette certitude tout est remis en question dans la vie :

Eh! Cette espérance n'est-elle pas encore un rêve, une belle et vaine utopie comme tant d'autres? Qui m'assurera que cette future possession de Dieu, indis-



pensable à l'apaisement des désirs innés de notre âme n'est pas elle aussi quelque brillant mirage, et que je ne le verrai pas s'évanouir à son tour, au moment même où je me croirai sur le point de le saisir? Eh! me faut-il donc subir cette désillusion dernière, me faudra-t-il donc renoncer à cette suprême espérance? Me faudra-t-il mourir de désespoir?

Pour dissiper tous ces nuages, pour fermer le champ à tous ces doutes, une chose me suffit mais elle est nécessaire, il nous faut une autorité immuable, infaillible, accessible à chacun et à tous.

Or, voilà justement ce qui manque à la prétendue religion naturelle, à la religion purement rationnelle et déiste.

Toute leur religion en effet est assise sur l'autorité de la raison : "Ne rien admettre en sa créance qui ne soit clairement démontré par la raison." Voilà son premier principe, point de départ de tous les autres.

Avec ce principe plus de certitude ni de stabilité sur aucun point.

Eh! d'abord je vous le demande, quelle sera l'autorité souveraine en matière religieuse, sera-ce la raison individuelle, ou la raison commune, la raison privée ou la raison de tous?

Si je dois m'en tenir à ma raison personnelle, hélas! que de fois elle m'a trompé, que de fois ne s'est-elle pas laissée séduire par les apparences? Qui m'assurera contre ses défaillances et ses erreurs? — Sans doute, quand ma raison est calme, dans son plein exercice et sa pleine lumière, je puis croire qu'elle ne s'égare point. Mais en ai-je vraiment la certitude? Qui m'en donnera l'assurance et la garantie?

Et puis encore, elle n'est pas toujours calme. Or, dans les heures critiques, dans les heures de souffrance cruelle ou de violentes passions, alors que j'ai plus que jamais besoin d'une espérance certaine, d'un guide intègre et sûr, que puis-je attendre de ma raison? Où trouver cette espérance et ce guide? — Ma raison alors s'égare et se perd, les vérités les plus claires s'obscurcissent sous son regard. Un jour, une heure suffisent quelquefois à bouleverser toutes nos idées. Ce qui nous semblait bon nous paraît mauvais, et ce qui nous semblait coupable revêt les apparences du



bien ou tout au moins s'enveloppe de nuages et de brouillards où nous ne distinguons plus rien. Si notre raison est notre seul guide, que deviendrons-nous alors? — Nos croyances et notre morale seront dans une variation perpétuelle; nous les modifierons sans cesse au gré de toutes nos passions, suivant les caprices de notre orgueil, toutes les faiblesses et défaillances de notre cœur.

Ce n'est pas tout. Si nous devons nous en tenir chacun à notre raison individuelle, eh! que deviendront alors les ouvriers jour et nuit courbés sur leur travail? les ignorants, les pauvres, les souffreteux, tous ces déshérités de la nature?... Que deviendront la plupart des femmes, les enfants, les vieillards, tous ceux qui ont le plus besoin d'espérance et d'un guide assuré? —

Trouveront-ils le loisir nécessaire pour étudier et approfondir des questions aussi graves, aussi sérieuses, aussi difficiles? Et si, coûte que coûte, ils prennent sur leurs journées laborieuses ou leurs nuits de douleur le temps d'approfondir ces grandes choses, auront-ils le courage d'entreprendre un pareil labeur, et s'ils en ont le courage en auront-ils la faculté et les moyens? Leur raison ne se troublera-t-elle pas sur ces hauteurs inaccoutumées, comme ces voyageurs inexpérimentés qui, pour la première fois, entreprennent de gravir seuls et sans guide les cîmes escarpées des grands pics?..

Me direz-vous, comme l'a nettement déclaré un de vos Docteurs, l'un des Patriarches modernes de la religion naturelle, me direz-vous que la religion naturelle n'est faite que pour les âmes d'élite, que les pauvres et simples gens n'ont rien de mieux à faire que d'écouter les philosophes et de se fier à leur parole, et que moi-même quand le voile de la douleur ou la fumée des passions obscurcissent mon âme, je dois recourir aux mêmes guides et appuyer ma main défaillante aux mêmes appuis?...

— Et moi je vous répondrai :

Je vous surprends en ce moment en flagrante contradiction avec vous-mêmes. Vous l'aviez nettement déclaré. Votre principe, le seul principe rationnel incontestable à vos yeux est celui-ci : "Ne rien admettre en ma créance qui ne soit clairement démontré par ma raison".



Vous avez donc deux poids et deux mesures; et vos motifs de créance ne seront plus les mêmes que ceux du pauvre peuple. Nous n'avons que faire de cette religion toute aristocratique. Quoi! nous ne serions pas même égaux devant Dieu, et tandis qu'il vous laisserait agir uniquement selon votre raison, je serais contraint moi, d'agir non selon la mienne, mais selon la vôtre?...

Non, non. Comme l'air que nous respirons, la religion est nécessaire à tous, plus encore aux malheureux et aux simples qu'aux âmes d'élite; vous-mêmes vous en convenez volontiers.

Si donc, votre principe de créance n'est pas applicable à tous, votre religion n'est plus qu'une utopie, une religion égoïste, puisqu'elle fait des partialités et des exclusions, une religion aristocratique, hautaine et sans entrailles puisque ceux qu'elle exclut, sont ceux-là même qui ont le plus besoin d'elle, ceux qui souffrent et s'épuisent, le peuple, les pauvres, les petits.

Votre religion n'en est pas une; nous n'en voulons pas.

Vous voulez que dans mes doutes je consulte les philosophes et que je me fie à leurs enseignements. Eh bien! soit! Je le veux un instant. Mais je me vois arrêté par des obstacles plus grands encore.

Et d'abord, quels sont les vrais philosophes, ceux que je dois consulter? Comment les connaître? Où les trouver?

Si je les trouve, pourront-ils m'instruire, m'enseigner la vérité? Eh! la savent-ils eux-mêmes?... Ils appellent leur Science "Philosophie" c'est à dire la recherche de la Vérité. S'ils cherchent la vérité, c'est donc qu'ils ne l'ont pas encore, ou ne sont pas sûrs de l'avoir. Que pourront-ils donc m'enseigner que des vérités vagues et incertaines, mais la Vérité!... Me donneraient-ils ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes?

Mais j'admets qu'ils l'aient trouvée, qu'ils la possèdent, daigneront-ils me la communiquer, la communiquer aux masses? Je vois des philosophes chers d'école, se drapant majestueusement dans leur manteau sculptueux ou percé, le front haut au milieu d'un petit nombre de disciples, mais des philosophes-missionnaires, je n'en vois nulle part.



Mais je veux qu'ils m'instruisent, les comprendrai-je? Leurs hautes et orgueilleuses conceptions seront-elles à ma portée?

Et si je les comprends, dites-moi? Puis-je croire au premier venu? Ne m'induirait-il pas en erreur sous prétexte de m'instruire? Ne sais-je pas que pas un d'eux n'est infallible?

Si pour plus de certitude je m'adresse à plusieurs, auxquels croirai-je, s'ils sont tous en désaccord?

Et si, par un miracle inouï, je les trouve d'accord, qu'aurai-je autre chose dans leur réponse qu'une pure et simple opinion, une probabilité plus ou moins grande, plus ou moins fondée, mais enfin une simple probabilité, jamais de certitude complète?

Or, entendez-le bien, c'est la certitude qu'il me faut sur ces graves et capitales questions, je vous le répète, une certitude forte, inébranlable, complète, absolue.

J'ai soif de vérité et de bonheur. Le bonheur et la vérité ne sont qu'en Dieu. Il me faut la certitude d'y atteindre. Sans cela ma vie n'est plus qu'un jeu, qu'une chimère; la nature n'est plus qu'une marâtre, Dieu n'est plus qu'un tyran ridicule et ma raison elle-même n'est plus que déraison.

Oh! qu'il se lève, lui, le Dieu qui m'a créé, le Dieu qui me gouverne, le Dieu que j'ai cherché, sans le savoir, tous les jours de ma vie, le Dieu qu'appelle impatiemment mon âme, le Dieu que j'espère et que j'attends!

Qu'il se lève et qu'il parle! et tous ces nuages se dissiperont, et ces doutes qui me poursuivent, ces doutes qui le blasphèment, disparaîtront devant sa face comme la cire qui se fond au feu, comme les nuages que le vent disperse (dissipe).

Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus!..

Qu'il se lève et qu'il parle! Lui qui nous a donné l'ouïe ne saurait-il pas se faire entendre? Lui qui nous a donné la parole ne saurait-il pas parler? Lui qui contient en son unité parfaite toutes les perfections des choses saura bien nous parler s'il le veut. Et hoc quod continet omnia, scientiam habet vocis. (Sap. I, 7)



Qu'il se lève donc et qu'il me parle Lui-même, car Lui seul est infailible et sa parole ne change point. Que j'entende son Verbe et mon âme sera rassérénée! qu'il me donne l'intelligence, et je vivrai.

Vous me dites qu'il m'aime et je le crois; tout ce qui m'entoure m'en est la preuve. Cette soif impatiente, cette soif inextinguible qui me dévore vous me dites que c'est un don de sa bonté, le moyen que son amour a pris pour m'attirer à Lui, et je vous crois encore, car cela est conforme à ma raison.

Mais puisque Dieu est si bon, à plus forte raison il doit être juste, et puisqu'il m'a donné ces aspirations il doit achever son oeuvre et me donner aussi le moyen de les réaliser; et puisque ma raison est impuissante à m'indiquer ce moyen, il devrait me parler lui-même et me faire connaître avec certitude ce que je dois croire, ce que je dois faire, ce que je dois espérer.

Oui, "le Seigneur est bon et juste; c'est pourquoi il ne manquera pas de donner une règle infailible à ceux qui défont dans la voie — pulcis et rectus Dominus, propter hoc legem dabit delinquentibus in via."

Je termine, et me résume en quelques mots :

La religion, la société avec Dieu est le premier et le plus impérieux besoin de l'homme.

La religion naturelle est incapable de satisfaire ou seulement d'adoucir<sup>(a)</sup> ce besoin, tant qu'elle ne nous donnera pas sur cette société actuelle et future avec Dieu, une certitude parfaitement irrécusable.

La raison tout seule est incapable de nous donner jamais cette certitude.

Dieu seul peut nous la donner.

Il faut donc nécessairement conclure ou bien, que Dieu nous a donné des désirs qu'il ne pouvait ou ne voulait pas satisfaire et s'est ainsi joué de nous — hypothèse inadmissible, qui répugne en même temps à sa Sagesse, à sa Puissance et à sa Bonté; ou bien qu'il nous a réellement enseigné la Vérité sur ces questions capitales, et que dès lors il existe une religion posi-

(a: Variante:) apaiser



tive, révélée de Dieu, quelle qu'elle soit, la seule complète, la seule divine, la seule digne du nom de Religion.

Parlez-nous donc Seigneur. Ayez pitié de nous!- "Envoyez-nous... (a)

(a: Note marginale) :

Sap. 9, 10; 11.

